

LA LOGIQUE SPECULAIRE,  
ECRITURE DE LA PULSATION NON-DITE<sup>1</sup>

René Guitart

*Si on ne va pas jusqu'à la racine du  
bêbête,  
on est infailliblement précipité dans la  
connerie.*

(J.Lacan, *Séminaire XI*, p.190)

1. LITTERALITE.

Qu'une démonstration soit démonstrative, et plus largement que la mathématique soit mathématique, ceci repose sur la rigueur, que j'entends précisément comme le tombé-pile, le resserrement exact de l'intuition et de son écriture, où ça se noue ; et, en amont même de l'effet de preuve avérée, la conviction se fonde d'une croyance générale à la littéralité, je veux dire ce qui s'éprouve dans le "c'est écrit", écrit ainsi et pas autrement, d'où s'ensuivront des conséquences nécessaires. La pointe ultime de cette croyance consiste à considérer comme absolument acquise la place d'une lettre dans un texte, et que de là la lettre se fonde de cette place. De quoi le sujet s'autorise pour lire et écrire, circuler dans l'écrit. Ce à quoi le mathématicien croit, ce qui fut un événement antique, dont personne ne peut plus en droit faire l'économie. Pari. Disons que l'hypothèse contraire est inutile. C'est ce que Lacan souligne quand il écrit : l'erreur

---

<sup>1</sup> Revue de l'E.C.F. n°35, février 1997, pp. 123-129.

de bonne foi est de toutes la plus impardonnable (*Ecrits*, p. 859). La bonne foi, comme la rationalité plate, est un acte de clôture, et les deux se maintiennent d'une exclusion de la littéralité dans sa dimension d'ouverture d'un espace réglé de liberté, ou le sujet peut s'inscrire en acte. Ce que n'ignoraient ni Augustin indiquant d'écrire l'impossible de la Trinité, c'est-à-dire d'avancer les écritures paradoxales pointant sur l'impossibilité cruciale de faire tenir la Trinité, et ni Nicolas de Cuse déployant la théologie négative. Si avec Lacan on tient donc ferme sur la littéralité, il apparaît très vite que, de fait, en actes effectifs, cette position ne résiste que parce que l'écriture, telle qu'elle est, comporte des blancs, où gît le non-dit, et, de par l'effet de clôture de tel système d'inscription employé à tel occasion (et il en faut toujours un), de l'ambiguïté. Des indiscernables et de l'ambiguïté. Faute de quoi ça ne peut ni s'écrire ni se lire. Ainsi à la racine de la littéralité effective, il y a , où le sujet se niche non-écrit, cette place presque inaperçue, où l'on suppose que l'invisible peut se conjoindre en acte aux traces. Ce qui m'intéresse ici, c'est qu'à ce sujet, on peut écrire quelque chose de précis, de littéral, écriture qui à son tour bien sûr supportera ultérieurement des effets de littéralité, de manque et d'excès. mais enfin ce sera écrit, et ça aura nécessairement des effets : le plus à écrire n'est pas n'importe quoi.

## 2.NORMALITE.

Au titre d'une norme, d'un protocole choisi ou imposé d'écriture, tout ne s'écrit pas, et ce qui s'écrit ne correspond pas univoquement à ce qui était visé. Deux éléments discernables sous une norme plus vaste peuvent, dans la norme prescrite, être indiscernables. L'indiscernabilité se constitue comme telle dans l'intervalle entre deux normes. Ce dont en mathématique traite la théorie des groupes dans son application à la théorie de Galois ou à la relativité restreinte, ou encore aux géométries, et ce dont traite aussi le calcul infinitésimal. Un lien systématique entre ces deux calculs, en tant qu'ils traitent de l'ambigu et de l'infime qui sont deux aspects d'une même chose essentielle à la littéralité, devra être mathématiquement élaboré. Ce à quoi la Logique Spéculaire participera.

Voici un exemple simple. Les objets à désigner sont des polygones dans le plan, et la norme d'écriture accepte comme moyens expressifs, comme "mots", les rectangles à côtés horizontaux ou verticaux. Si l'on veut, d'un "mot", désigner un objet (un polygone), on peut décider que le mot convenable sera le plus petit rectangle contenant le polygone. Alors un tel mot est ambigu, car il ne peut en aucune façon désigner un seul objet, et tous les objets désignés ainsi par un même mot sont indiscernables entre eux. On pourrait aussi décider que le mot convenable est le plus grand rectangle contenu dans le polygone. On aurait la même difficulté. L'intervalle entre le deuxième rectangle, plus petit que l'objet, et le précédent, plus grand de l'objet, cerne, au plus près suivant la norme prescrite, le bord de l'objet, la ligne polygonale elle-même. On peut dire que, face à l'impossible de dire intégralement l'objet réel, la norme pulse en en dédoublant le bord impossible en deux bords énonçables, et tout ce qui pourra être dit consistera à traverser sans cesse le bord réel qui insiste invisible au dire, dans les limites de l'écart installé. Si, enfin, on suppose que la norme qui travaille ici est une

normalité, soit une norme non-dite, on parlera de pulsation du non-dit, elle-même non-dite, bref de pulsation non-dite. Ce qu'il s'agit d'écrire, en ses propres règles.

### 3. DIVISION.

Ce qu'il faut écrire est une division binaire principielle du fait de dire, ce qui est dit l'étant au titre d'une intériorité ou d'une extériorité, non-dite, et le dit étant de ce fait irrémédiablement altération de ce qu'il y avait à dire ; ce qui est dit ce n'est jamais ça, par manque ou par excès, on ne sait. La position idéale extrême de manquement est nommée position bémol et notée b, et la position idéale extrême excessive est nommée position dièse et notée d. Cette division est homologue à celle que Hegel situe dans l'acte inaugural de la pensée "s'emprisant" à son objet (c'est-à-dire l'acte où semblant s'en prendre à l'objet elle se constitue comme prise sur elle-même, prise d'elle-même, se constitue comme un moteur en prise, ce dont elle consiste), et aussi bien à celle, a-logique, de 1 en 2, en 1 et 1 encore, où Brouwer localise l'intuition mathématique primordiale. Soit la distinction, le geste différentiel en son propre, intime dans son infinitésimalité, qui touche à la temporalité pure exclusive du chronologique, à l'instant comme identique à sa sortie de soi. l'écrire c'est écrire quelque chose, pas rien, de la différence pure qui est la différence de soi.

De plus cette division est à répartir sur l'énoncé au titre d'une division en points d'une multiplicité de positions du sujet réputé auteur, positions que nous appellerons des points de vue, et qui seront désignées par des lettres x, y, z, etc. Nous considérons alors les spéculations, qui sont des suites finies de signes du type bx ou du type dx ; par exemple la suite bxdydxbz est une spéculation. Les spéculations, qui sont donc les signes de la division qui doit régner pour que l'énoncé se profère, soit audible, et tienne, seront dans les modèles interprétés géométriquement, en termes de ce que j'appelle le va-et-vient local/global. Les lettres x, y, z, etc désigneront des lieux, soit des points ou des ensembles de points dans une globalité, et b et d désigneront les deux façons naturelles, la première « par dedans » et la deuxième « par dehors », suivant lesquelles les données locales attachées aux points, sont renvoyées dans la globalité, où elles peuvent se combiner de façon cohérente quelque soient leurs origines locales, puis se réaffecter par l'opération de restriction (localisation) à des points de vue quelconques. Ainsi la division même du dire que la norme instaure trouve sa sémantique dans ce qui est le plus essentiel du géométrique, à savoir le (les) rapport(s) du local au global. Les lois de la Logique Spéculaire qui se met ainsi en place seront celles de la logique classique courbée, d'une courbure résultant de l'action sur ces lois classiques de celles, géométriques, du va-et-vient local/global.

Ce qu'elles exhibent, ces lois spéculaires, touche à cette "refente du sujet par le signifiant", du "sujet pris dans une division constituante", dont parle Lacan. Ca en fait mathème.

#### 4. DECOUPE.

Pour commencer à préciser les choses, envisageons la situation suivante, voisine de celle avec les polygones envisagée plus haut. Considérons une feuille rectangulaire sur laquelle des lignes verticales et horizontales sont marquées en pointillés, délimitant donc des rectangles fixes faisant un pavage de la feuille. Puis sur cette feuille considérons une zone, par exemple l'intérieur  $E$  d'une certaine ellipse. On désire découper l'ellipse en suivant les pointillés (!), ce qui est impossible. Deux solutions optimales sont envisageables : découper suivant les pointillés au plus près de l'ellipse à l'extérieur, et ce que l'on obtient on le note  $E^d$ , ou bien découper suivant les pointillés au plus près de l'ellipse à l'intérieur, et le résultat est noté  $E^b$ . On notera que si  $E$  est trop petite, cette dernière découpe peut être vide. Par suite, si les propositions figurant dans un énoncé sont interprétées comme des parties de la feuille, ces propositions altérées par  $d$  ou  $b$  sont interprétées comme les découpes correspondantes. Enfin, ces effets de découpes agissent sur les opérateurs logiques eux-mêmes : ainsi si  $N$  désigne la négation classique, interprétée classiquement dans la feuille comme l'opération logique de complémentation, alors on obtient deux négations  $N^d$  et  $N^b$ , agissant sur les parties  $E$  de la feuille en fournissant, respectivement, les découpes  $d$  et  $b$  du complémentaire  $NE$  de  $E$  dans la feuille. De ces deux nouvelles négations la seconde est intuitionniste et la première est co-intuitionniste. On procède de manière analogue pour les autres connecteurs logiques et pour les quantificateurs. A quoi s'ajoutent les effets de localisations aux points de vue, qui sont ici des "fenêtrages" : ainsi ici si l'on interprète un point de vue  $x$  comme une partie  $X$  de la feuille, la détermination de  $N^{dx}E$  consiste à prendre la découpe  $d$  du complémentaire de  $E$  dans  $X$ .

#### 5. TROUS.

Un défaut de cohérence d'un objet en contexte peut se corriger en modifiant l'objet en respect du contexte (le contexte se dépose sur l'objet) ou en étendant au contexte la spécificité de l'objet (l'objet s'impose au contexte), ou par un mixte de ces deux gestes antagonistes. La correction est une manière de faire travailler cette opposition, afin qu'elle semble disparaître, que la rigueur  $y$  soit, comme semblant.

Ainsi une discontinuité dans un substrat admet-elle deux modes d'évanouissement extrêmes. Par exemple, un trou peut disparaître, et cette disparition elle-même est équivoque. En effet si un trou est un vide qu'un bord cerne, sa disparition dépend de deux modes extrêmes : ou bien on bouche le vide (mode  $d$ ), ou bien on gomme le bord (mode  $b$ ). Nourrir le manque désigné, ou annuler sa désignation. Pour préciser ceci sur un exemple mathématique, considérons une partie de l'ensemble des nombres entiers. Elle sera dite "sans trou" si avec chaque entier  $n$  qu'elle contient elle contient aussi le suivant  $n+1$  de cet entier. Si  $u$  est un entier fixé, l'ensemble noté  $(u+)$  constitué des entiers qui suivent  $u$  est une partie sans trou ; la partie vide est sans trou (!) ; et toute partie sans trou est soit la partie vide soit une partie de la forme  $(u+)$ . Alors si  $X$  est une partie quelconque, il lui est associé deux parties sans trous,  $X^d$  et  $X^b$ . La

partie  $X^d$  s'obtient *en bouchant les trous* de  $X$  : elle est vide si  $X$  l'est, et sinon elle est égale à  $(p+)$  en désignant par  $p$  le premier élément de  $X$ . La partie  $X^b$  s'obtient *en enlevant les bords des trous* de  $X$  (dans ce modèle le bord d'un trou est l'entier qui précède le premier élément du trou) : elle est vide s'il n'existe pas de  $v$  tel que tout élément plus grand que  $v$  soit dans  $X$ , et sinon elle est égale à  $(q+)$  avec  $q$  le plus petit de ces  $v$ . De fait  $X^b$  est la plus grande partie sans trou contenue dans  $X$ , et  $X^d$  est la plus petite partie sans trou contenant  $X$ . Dans ce cas les deux négations altérées  $N^d$  et  $N^b$  agissent sur les parties sans trou en prenant toujours les valeurs  $F$ (=partie vide) et  $V$  (=  $(0+)$ ), la première prenant toujours la valeur  $V$  sauf sur  $V$ , et la seconde prenant toujours la valeur  $F$  sauf sur  $F$ . Le redoublement de la première est plus fort que l'affirmation, le redoublement de la seconde est plus faible. La première fonctionne selon la logique co-intuitionniste, et la seconde selon la logique intuitionniste. De plus la succession de la première à la seconde représente la nécessité, et la succession de la seconde à la première représente la possibilité.

C'est la gestion de la tension propre à la correction d'un bien-dire qui n'est jamais ça, par exemple d'un dire qui serait sans trou, qui est le cœur de la Logique Spéculaire. La littéralité installe donc un espace de mathématique, de liberté, où le sujet circule, se confronte effectivement aux normes. D'une norme en œuvre non-dite s'ensuit l'équivoque puis l'ambiguïté, son corrélat positif. La vacillation du dit sur l'objet infixable, dans l'écart entre deux bords,  $b$  et  $d$ , divise la décision et sa logique, la logique classique, produisant une logique de l'inscription d'un plus à dire. Les répétitions négatives (supportées par la négation  $N$ ) des deux bords  $b$  et  $d$  modulent le dit, qu'on les dise ou pas.

## 6. COUPURES.

Les rationnels n'épuisent pas les points de la droite, mais néanmoins chaque point de la droite est déterminé par l'ensemble de tous les rationnels qui sont plus petits que lui. D'où Dedekind tire une définition des nombres réels comme nommés par les coupures dans l'ensemble des rationnels, en définissant donc une coupure comme un ensemble de rationnels qui avec tout élément lui appartenant possède aussi tous les rationnels plus petits que cet élément. Ainsi le point de la droite correspondant à l'irrationnel nommé  $\sqrt{2}$  est-il aussi bien nommé par la coupure qui consiste en l'ensemble des rationnels  $x$  tels que  $x^2 < 2$ . Alors la coupure désigne (pointe vers) un point de la ligne, à savoir le plus petit (le plus à gauche) parmi ceux qui sont tels qu'aucun élément de la coupure ne les dépasse (à droite). A ce titre la coupure a une fonction de désignation de réel innommable comme élément dans la rationalité posée.

Soit un graphe orienté  $G$ , constitué de points et de flèches orientés entre ces points. On appelle *coupure* (ou *crible*) dans le graphe la donnée d'un sous-ensemble  $K$  de l'ensemble  $E$  des points du graphe, sous-ensemble  $K$  qui avec tout point  $P$  lui appartenant possède aussi tous les points  $Q$  de  $E$  tels que, dans le graphe considéré, il

existe au moins une flèche de Q vers P (c'est-à-dire tous les "ancêtres" ou "antécédents" Q de P dans le graphe G).

Si vous pensez qu'un sous-ensemble K de E est lui-même déterminé par la donnée d'un énoncé caractéristique spécifiant le fait pour un élément de E d'être effectivement élément de K, une coupure est donc un sous-ensemble K de E déterminable par un énoncé qui avec tout élément emporte ses "ancêtres".

Par exemple considérons le réseau d'un fleuve et de ses affluents, et le graphe ayant pour éléments les points sur ce réseau, et où une flèche de x vers y existe si en remontant le cours on va de x à y, la flèche étant alors ce chemin lui-même de x vers y. Les "ancêtres" d'un point y sont donc les points x que le cours descendant atteint à partir de y. Si le fleuve a une unique embouchure alors elle est l'origine du graphe. Alors l'énoncé "être à une altitude de moins de 100 mètres" détermine une coupure dans le graphe, l'énoncé "être à moins de 50 km de l'embouchure" en détermine une autre, l'énoncé "être à moins d'une journée de bateau de l'embouchure" une troisième, etc. Du jeu entre elles de ces coupures dépend le réel du réseau qui trouve à s'y articuler plus qu'en la seule désignation isolée de chacun de ses points.

Ainsi une coupure de Dedekind est une coupure dans le graphe dont les points sont les rationnels de la droite et dont les flèches matérialisent la relation d'ordre entre rationnels (il y a une flèche de P à Q si et seulement si  $P < Q$ ). Egalement, les parties sans trou dans les entiers dont nous avons traité plus haut sont les coupures dans le graphe dont les points sont les entiers et dont les flèches matérialisent la relation d'ordre inverse entre entiers (il y a une flèche de n vers m si et seulement si  $n > m$ ). Par exemple encore, les découpes suivant les pointillés envisagées autour de l'ellipse sont les coupures dans le graphe dont les éléments sont les points de la feuille et dont les flèches sont les segments (orientés) PQ qui ne rencontrent pas de lignes pointillées.

On prendra donc garde au sens "technique" en mathématique de ce mot "coupure", et aux sens qui s'y conjoignent dans les exemples (découpe suivant une norme, sans trou) d'où il s'ensuit, non nécessairement pertinente en psychanalyse, une proximité entre elles de ces notions (coupure, découpe, trou) à critiquer. Le mérite de cette mise en place est de dégager la critique à faire d'une telle proximité, tout en l'inscrivant, cette critique, dans une dynamique d'écriture bien faite. Le souci de la coupure bien constituée, bien posée, au regard d'une "norme" (éventuellement implicite et/ou non-dite), au sens mathématique ci-avant, nous paraît justement interroger la question de l'effet de coupure dans l'ordre du discours.

Nous considérons donc maintenant un graphe quelconque fixé et la question des coupures dans ce graphe. Soit Z une partie de l'ensemble des points du graphe envisagé. Z est pensée comme une zone (localité) d'observation affectée à un observateur. L'observateur ne voit ni les points hors de Z ni entre points, de Z ou non, les rapports exprimés par les flèches du graphe. Ainsi sa logique locale est classique, et tient dans l'algèbre des parties de Z (calcul de compléments, d'intersections, d'unions, dans Z). Pour lui une observation élémentaire se résume à la description (à la donnée) d'une partie X de Z. Mais d'autre part on considère les coupures K du graphe comme les déterminations globales cohérentes qui peuvent se dire. Si K est "dit", Z n'en "entend"

que la trace de K sur Z, et si Z observe une partie X et la "dit", ce dit n'est audible que comme une coupure virtuelle du graphe. Tout serait simple et classique si une telle partie X déterminait naturellement et univoquement une coupure. Mais il n'en est rien. Ce qui a lieu, c'est que, naturellement, X détermine deux coupures extrêmes canoniques, que l'on note  $X^bZ$  et  $X^dZ$ . Il est donc raisonnable de supposer que lorsque Z dit X il faut entendre une coupure K entre ces deux coupures, que le dit X en tant qu'il est dit à entendre pulse et oscille entre ces deux coupures, habite l'écart qu'elles ouvrent et qui les coupe l'une de l'autre. Bref, ce qui est dit, c'est cette pulsation même, induite par la confrontation de X avec la structure (invisible pour Z) du graphe. Une supposition simplificatrice, éliminant les cas intermédiaires, mais qui laisse encore une part notable des effets du non-dit, c'est que quand Z dit X, il y a lieu d'entendre soit  $X^bZ$  soit  $X^dZ$ , sans que l'on sache lequel. En tout cas, ce sont ces deux coupures extrêmes qu'il s'agit de construire. Pour la première, elle se détermine comme la plus grande des coupures dont chaque élément qui est dans Z est aussi dans X, et pour la seconde elle se détermine comme la plus petite coupure ayant pour éléments tous les éléments de X. La sémantique ainsi construite est la sémantique générale proposée pour la Logique Spéculaire. Ce qui peut aussi se raconter en termes de préfaisceaux, topos, et catégories, et que je laisse de côté ici.

## 7. SYMPTOMES.

Lacan présente le sinthome (symptôme) en termes de nœuds. Il considère que ce qui "tient", c'est un nœud qui tient c'est-à-dire qui ne peut pas se défaire continument en un rond non noué. Par exemple le nœud de trèfle tient. Mais si dans ce nœud mis à plat on inverse la position relative (dessus/dessous) de deux brins au niveau d'un croisement, la mise à plat que l'on obtient est celle d'un nœud qui ne tient plus. Mais en enlaçant convenablement un fil rond supplémentaire autour du croisement où l'on a inversé le croisement initial, l'ensemble du faux nœud de trèfle et de ce nouveau fil constitue un enlacement qui tient. Le nouveau fil répare le manque de tenue de la mise à plat fautive. Pour Lacan, ce fil supplémentaire qui donne la tenue est le sinthome. Je dirai que le symptôme est ce fil blanc dont est cousu la tenue du sujet. De même je dis qu'un énoncé logique propositionnel tient si ce n'est pas une antilogie, c'est-à-dire s'il existe au moins une distribution de valeurs de vérités sur les variables de l'énoncé qui lui attribue la valeur vraie. Qu'un énoncé ne tienne pas, c'est dire que c'est une antilogie, ou que sa négation est une tautologie, ou encore qu'il produit une contradiction entre ses termes. Par exemple, si P est une variable propositionnelle,  $P \& \neg P$  ne tient pas. La Logique Spéculaire va nous permettre de produire un symptôme qui donne de la tenue à de telles contradictions.

Si quelqu'un nous dit "il fait beau et il ne fait pas beau", soit un énoncé qui classiquement ne tient pas, nous n'abandonnons pas pour autant ce dit, mais nous essayons de le faire tenir, en spéculant dessus, en y installant une spéculation. Par exemple nous nous disons que "il fait beau" est dit du point de vue de la saison ici à Londres, tandis que "il ne fait pas beau" est dit du point de vue d'Honolulu en été. Donc littéralement nous surchargeons le dit d'indications (hypothétiques) précisant de

quelle façon et de quel point de vue tel fragment doit être entendu. Nous obtenons ainsi un énoncé spéculatif (et de fait plus précisément spéculaire) qui, lui, tient. Notre spéculation elle-même tient donc ici lieu de sinthome. C'est en effet symptomatique de notre entendement dans son affaire avec la contradiction, avec son propre manque de prise. Ce qu'il y a tout lieu d'écrire, le style de cette accroche que nous exerçons sur la déprise.

Les *spéculations*, au sens précis introduit par ce texte, vont remplir cette fonction de sinthome vis-à-vis des énoncés formels contradictoires. A partir par exemple de la contradiction P&NP, nous pouvons former, à l'aide de la spéculation  $bx\text{d}y\text{d}xbz$ , l'énoncé spéculaire  $Pb\text{x}\&\text{d}y\text{N}\text{d}x\text{ }Pb\text{z}$ , lequel, si l'on choisit un graphe et une coupure dans ce graphe représentant P, va s'interpréter comme une coupure dans ce même graphe, à la manière expliquée au paragraphe précédent (voir aussi auparavant, sur un exemple, comment s'interprètent les altérations de la négation ; on procède de même pour des connecteurs logiques quelconques). Si cette dernière coupure n'est pas vide (donc si on la voit), alors l'énoncé spéculaire tient (quelque chose). On dira alors que cet énoncé spéculaire est une tenue de la contradiction. Le procédé s'étend aux énoncés du premier ordre (avec quantificateurs), et permet par exemple de faire tenir les formules "contradictoires" que Lacan propose comme formules de la sexuation.

On a alors le résultat : *tout énoncé contradictoire admet une spéculation qui le fait tenir, une tenue*. Mais ce qui est intéressant, ce n'est pas qu'ainsi il y ait du bon dans tout (!), mais bien la façon dont ce "bon" peut être installé, la forme particulière nécessaire d'une tenue de telle ou telle contradiction. Un lemme fondamental est le suivant : si une spéculation fait tenir une contradiction propositionnelle dans un graphe "discret" c'est-à-dire sans flèches, alors les différents points de vue intervenant dans la spéculations sont impossibles, c'est-à-dire qu'il n'existe pas de points du graphe appartenant à tous. Ce qui nous amène à la dénégation, telle que Freud l'introduit. Ici je dirai la chose ainsi. Si quelqu'un profère une contradiction (e.g. "c'est ma mère et ce n'est pas ma mère") en tant que "quelque part" (soit selon une spéculation qui lui est intime), ça tient, alors en acte, effectivement, par cette profération il pose de fait un énoncé négatif sur des variables cachées, à savoir l'impossibilité des points de vue de sa spéculation non-dite. L'advenue de la contradiction insistante est donc signe d'un négatif non-dit. De ce négatif non-dit, les formes sont multiples mais pas quelconques, et sont livrées par les tenues de la contradiction. Dans la mesure où l'on ne sait rien de plus sur la situation de la contradiction dite, nous devons pouvoir "calculer" toutes les tenues possibles, les comparer entre elles, etc. Le système de toutes les tenues d'une contradiction, je l'appelle la cohérence de la contradiction.

Cette cohérence d'une contradiction "est" la structure que l'entendement déploie dans le non-dit contre cette contradiction, contre sa non-tenue, par l'articulation de jeu de coupures signifiant l'incomplétude de l'entendement même, le complétant du jeu de cette incomplétude. Je situe là le travail du négatif. C'est le symptôme de l'entendement, dont l'écriture est ainsi commencée. De cette pulsation du non-dit et de son lien avec l'inquiétante étrangeté qui retourne, il s'agit de faire mathème, quelque trace intégralement transmissible pour d'autres, en dépit de l'ineffable, dans cette dimension



du vrai qui sans cesse creuse le paradoxal de l'évidence. C'est dans cette intention que la Logique Spéculaire est proposée.

---

### **La logique spéculaire, écriture de la pulsation non-dite, par René Guitart.**

#### **Abstract**

Une logique, appelée logique spéculaire, plus fine que la logique classique dont elle procède par l'effet de l'introduction du jeu entre le local et le global, est proposée. Elle explique une certaine gestion possible du non-dit dans les énoncés classiques qui permet d'envisager comment les énoncés paradoxaux peuvent néanmoins tenir. Les rapports avec le souci de littéralité chez Lacan, avec le sinthome, avec la dénégation chez Freud sont indiqués, ainsi que ceux avec les logiques intuitionistes, co-intuitionistes et modales.

#### **Mots clés**

Logique, spéculaire, non-dit, trou, coupure, division, littéralité.

#### **Présentation de l'auteur**

Maître de conférences à l'université Paris 7-Denis Diderot, et directeur de programme au Collège International de Philosophie, René Guitart est mathématicien spécialiste de Théorie des catégories. Ses recherches actuelles portent en mathématiques sur l'utilisation en logique de méthodes de la topologie algébrique, et en philosophie sur la théorie du sujet, les deux recherches étant axées sur la question de l'ambiguïté.